

NOTES DE LECTURE

*Egle Becchi,
Dominique Julia :
Histoire de
l'enfance en
Occident
du XVIII^e siècle
à nos jours,
Le Seuil, 1998,
collection L'Univers
historique, 516 p.,
170 F*

du lecteur francophone d'aujourd'hui : la quasi-absence de textes d'origine française dans le corpus s'explique par la faible représentation des textes traduits du français dans l'offre de lecture destinée à cette époque aux jeunes Espagnols. Les 79 titres étrangers traduits et présents dans le corpus procurent quant à eux une sensation de photo jaunie : ils sont parfois assez anciens et leur présence s'explique par le délai entre création et traduction. Est-ce à dire que les conclusions de l'auteur seraient aujourd'hui dépassées ? Certainement pas, mais l'ouvrage de Teresa Colomer appelle déjà des prolongements et des recherches complémentaires. Peut-être faudrait-il commencer par donner au lecteur francophone l'accès direct à un texte qui mérite une place de choix dans nos références théoriques...

Daniel Delbrassine

L'ouvrage publié sous la direction d'Egle Becchi et de Dominique Julia mériterait une présentation complète, sa parution faisant date dans un domaine où les travaux de cette ampleur sont assez rares. Jean Perrot en rend compte dans son article récemment paru, *Recherche et littérature de jeunesse en France*, où il passe en revue l'ensemble des parutions de ces dix dernières années¹ et souligne l'érudition et la précision remarquable des contributions des vingt chercheurs qui ont participé à cette somme.

La littérature de jeunesse est assez peu présente dans cet ouvrage. Elle apparaît au fil de l'histoire sociale du XIX^e siècle, par les personnages bien connus qui ont marqué la mémoire de ces temps trop souvent cruels pour une majorité d'enfants : Gavroche, Pinocchio ou Rémi, à l'exemple des frères du Petit Poucet, sont là pour montrer la condition de l'enfance plutôt que pour témoigner d'une production littéraire spécifique à l'enfance. Au XX^e siècle, dont les sciences humaines feront le « siècle de l'enfant », Egle Becchi choisit Peter Pan et Le Petit Prince comme figures emblématiques de la quête d'une enfance universelle, atemporelle, originelle... mais parfois diabolique comme dans *Sa Majesté des Mouches*. Il rappelle aussi combien le développement culturel de l'enfance est lié à une production littéraire spécifique, avec ses instruments de légitimation² et son appareil médiatique et commercial.

1. Jean Perrot : « Recherche et littérature de jeunesse en France », *BBF* (*Bulletin des Bibliothèques de France*), tome 44, n°3, 1999.

2. *La Revue des livres pour enfants* est citée.

Hans-Heino Ewers tente d'expliquer le phénomène littéraire propre à l'enfance en le datant historiquement et en le reliant à l'histoire pédagogique de la classe bourgeoise. Bien que restreinte à l'exemple allemand, l'évolution décrite qui associe la littérature pour la jeunesse à l'histoire même de l'enfance pourrait, comme le souligne la conclusion, être étendue au reste de l'Europe, là où l'évolution sociale a été plus ou moins identique. Il utilise deux concepts qui, alliés ou non selon la période historique et littéraire, permettent de comprendre la « littérature de jeunesse moderne » autrement que comme simple production littéraire pour débutants, s'adressant à des lecteurs non éduqués.



NOTES DE LECTURE

Le premier concept, inspiré des théories de Rousseau et repris par les réformateurs du Philanthropinum autour de Basedow, est la concentration thématique sur le monde de l'enfant, qui suppose à la fois autonomie et isolement de la littérature enfantine, partant du principe que l'enfance est une forme d'existence réellement différente de celle de l'adulte et qui a besoin d'une forme d'expression spécifique.

Le second, qui découle du premier, toujours inspiré par Rousseau, est le principe antiautoritaire cher au monde germanique, selon lequel le point de vue de l'enfant prime dans la narration, sans volonté de transmettre des valeurs et des perceptions adultes, même en fin de parcours ou sous une forme ou une autre (auteur implicite, enfant modèle, etc.).

Si le premier principe n'empêche pas la production d'une littérature pédagogique, ce qui est l'une des fonctions premières de la littérature pour la jeunesse, le second par contre n'a été accepté par la bourgeoisie, puis par les classes moyennes qu'à partir du début du XX^e siècle. Ainsi, l'un des ouvrages les plus en vogue dans la lignée des philanthropistes fut *Le Nouveau Robinson* de Campe, où le monde des enfants est protégé et contrôlé par celui des adultes. De forts courants, aujourd'hui encore, s'opposent d'ailleurs à ce mouvement radical d'autonomie du monde de l'enfant, qui est pourtant la particularité de notre siècle.

Le dosage des deux principes permet d'analyser un certain nombre de courants littéraires producteurs de littérature pour la jeunesse, en particulier le renouveau romantique du conte. Le monde merveilleux des enfants est gouverné par la fantaisie et le transcendant et, s'il n'est pas démasqué comme tel, il appartient à cette « littérature moderne pour enfants », antiautoritaire et autonome. Inversement, il arrive qu'un récit soit antiautoritaire mais sans restriction thématique au point de vue de l'enfant. La vie des adultes et leurs problèmes se mêlent étroitement à celle des enfants, en particulier pour

NOTES DE LECTURE

des récits ouvriers du début du siècle. Cependant, ces récits sont appelés à disparaître, puisque l'élargissement des classes moyennes et leur adoption de la notion bourgeoise d'enfance s'imposent après les années 1960, avec en particulier la démocratisation de l'enseignement. Pour Ewers, la littérature moderne pour enfants connaît donc son âge d'or entre 1950 et 1970, en particulier sous l'influence de la littérature enfantine anglaise et scandinave, dans un mouvement déjà amorcé par E.T.A. Hoffmann et Andersen. On rappelle ainsi le succès d'Edith Nesbit, John Barrie, Alan Alexander Milne, Pamela Travers et Astrid Lindgren... rejetant Enid Blyton du côté autoritaire de la littérature de jeunesse, le groupe d'enfants étant chez elle la transcription des valeurs soutenues par les adultes. On s'étonne ici du peu d'importance accordée à la littérature pour enfants américaine, fondamentale dans la période.

Cependant, Ewers voit dans les années 1970 la fin de cette littérature pour enfants moderne. En effet, les mouvements politiques et idéologiques de cette période ont réclamé pour l'enfant non plus seulement une autonomie qui l'isolait dans un monde protégé et trop souvent imaginaire, mais une égalité qui ouvre son univers à l'ensemble des problèmes traditionnellement réservés aux adultes, du chômage aux questions de couple et aux états d'âme. Le principe antiautoritaire est bien toujours présent, mais la restriction thématique s'est estompée, si bien que cette « littérature postmoderne » pour les enfants se distingue peu, dans ses modes de narration comme dans sa thématique, de la littérature de divertissement pour adultes. Elle témoigne, pour Ewers, d'un changement fondamental et récent de la notion d'enfance : adultes et enfants partagent des traits communs, souvent liés à la nouvelle civilisation des loisirs et de la consommation médiatique, où le ludique n'est pas propre au monde enfantin.

Cette synthèse brève et magistrale d'Ewers propose donc une définition originale de la littérature pour enfants, liée à l'histoire culturelle et sociale. Les notions les plus intéressantes ici sont sans doute celle d'historicité, de clôture et d'autonomie. Le tâtonnement indéfiniment répété concernant la définition de la littérature de jeunesse montre qu'il y a souvent consensus sur l'objet : il s'agit généralement de cette littérature qui touche profondément l'enfance comme monde différent, marqué par la répétition et la clôture poétique, et dont la subversion n'est finalement pas dangereuse, même si elle peut être parfois féroce. Vous avez reconnu Isabelle Jan, Marc Soriano, Alison Lurie, Francis Marcoin...

Hélène Weis